

Le Pape et le Roi
Mémoriale de Marcel Proust

123

Avril 1928

MARCEL PROUST ET ANDRÉ GIDE

Marcel Proust et André Gide

L'ON pourrait expliquer toute une partie de notre époque par Marcel Proust et par André Gide: ce ne sont pourtant pas là de ces influences sagement parallèles, prêtes à se soutenir et à se combiner sans cesse. Sur certains points au contraire, elles s'affrontent, se dressent l'une contre l'autre. Sans doute, même alors, l'on pourrait découvrir entre elles des correspondances profondes, puisque c'est en général sur les mêmes individus que se porte leur action; mais il n'est pas très sûr que Proust et Gide, eux, aient été bien à même de se comprendre. Nous sommes en présence de deux fleuves de pensée que l'on ne peut distinguer avec certitude qu'à la condition de les considérer dans leurs sources et non dans leurs cours inévitablement sinueux et multiples.

A qui, par exemple, sommes-nous le plus redevables de ce culte de la sensation pure, qui est une des caractéristiques principales de notre âge? Dans les *Nourritures Terrestres*, l'évocation simple d'une odeur, d'un toucher, d'un son, pénètre en nous, comme un poème aux retentissements illimités. Mais personne, mieux que Proust, ne sait distiller les sensations, les détacher de l'univers, et les savourer jusqu'à la joie et jusqu'à la souffrance. C'est avec justesse que Ramon Fernandez, dans ses *Messages*, note que chez l'auteur de *A la recherche du temps perdu*, manque presque toujours « entre l'impression et l'intelligence, l'intermédiaire synthétique du sentiment ».

Mais la sensation ne joue pas le même rôle chez Proust et chez Gide: elle a dans l'esprit de chacun une place toute différente. Chez Gide, elle est en elle-même une fin, tandis que Proust l'utilise comme moyen, et construit, en partant d'elle, son esthétique et sa morale.

La marche de leurs pensées est en sens inverse. Ils n'édifient pas avec les mêmes principes leurs vies intérieures. Proust accorde ici la primauté à l'intelligence, Gide à la sensibilité. Ne nous méprenons pas d'ailleurs sur la signification de cette remarque: il est évident que, par une contradiction apparente, ce qui chez le premier frappe d'abord le lecteur c'est l'intensité de l'atmosphère affective, et chez le second l'acuité intellectuelle. Et l'on pourrait dire, en effet, que la sensibilité est l'*objet* du livre de Proust; mais elle n'en est que l'objet, et il y a au dessus d'elle une intelligence extrême qui, en quelque sorte, la palpe et l'ausculte. De même, les idées, dans l'œuvre de Gide constituent le centre principal d'intérêt, autour duquel se cristallise sa sensibilité: l'auteur du *Journal des Faux-Monnayeurs* ne cache pas que celles-ci ne l'intéressent qu'autant qu'elles font partie d'un personnage, vivent de sa vie, sont incarnées par lui et le meuvent. Gide porte sa curiosité vers elles, comme tel autre l'eût fait vers la musique, vers la peinture ou vers la danse. L'intelligence de Proust, qui, elle, ne s'éparpille pas en idées, est un instrument d'investigation scientifique: elle est avant tout un instrument. Elle se modèle sur la Réalité qu'elle veut saisir tout entière, l'embrasse comme un poulpe, ne forme avec elle qu'une masse souvent confuse et ne se manifeste enfin que par les résultats qu'elle obtient. Elle est plus subtile que la raison et la dépasse. Proust fait songer à ces mathématiciens hardis, qui — à la suite d'Einstein, de Langevin, et de Louis de Broglie, — s'élancent à l'assaut de l'irrationnel et visent à l'appréhender, en assouplissant l'esprit à des conceptions que ne peuvent rendre sensibles aucune image, aucune comparaison concrète ou familière.

Il s'ensuit que si Proust et Gide poursuivent tous deux également la Réalité, ce n'est pas la même sorte de réalité ou du moins ils ne l'envisagent sous le même aspect. « Comme l'art recompose exactement la vie... », écrit l'un. « Le génie du roman fait vivre le possible et non le réel », répond l'autre. Puisque Gide, en effet, considère simplement les idées comme des faits de la sensibilité, il ne peut les voir se succéder dans cet ordre que Proust impose à son observation plus suivie. Il n'a pas le même souci de l'explication, puisque c'est la tonalité morale qui compte pour lui. Tourné davantage du côté du dehors, il voit apparaître les manifestations de son être intérieur sans suite, hachées, délogées de leur cohérence naturelle.

Aussi n'est-ce pas le courant de la vie qu'il cherche à capter, à la manière de Proust : ce courant, toujours jaillissant, c'est, en effet, notre intelligence qui peut, seule, le dégager de notre âme. Mais c'est au contraire la sensibilité qui appréhende au fond des consciences ce que Gide cherche à atteindre d'abord et en tout : l'Humain. Ainsi Proust va toujours du particulier au général, c'est-à-dire que de l'élément le plus particulier (la sensation, l'observation la plus individuelle), il s'élève chaque fois qu'il le peut à la loi générale, tandis que Gide, partant du général, se dirige vers le particulier, c'est-à-dire que, par un approfondissement de l'humain, considéré en général, il va jusqu'à l'homme individuel. Cette démarche naturelle nous explique comment celui qui, dans les *Nourritures Terrestres*, disait (cu à peu près) : « Ce qui m'intéresse en toi, c'est ce qu'il y a d'unique, d'irremplaçable », est le même écrivain qui, dans son *Voyage au Congo*, a su retrouver avec plus de perspicacité le fond d'humanité universelle, sous les apparences physiques les plus diverses.

Proust fait figure de simple observateur, car ses héros cherchent la vie en eux-mêmes; les actes qu'ils exécutent sont rares, infimes, et surnagent, presque par hasard, à la surface de leur moi; alors que les personnages gidiens se

manifestent par une activité extérieure, et l'élément humain qu'ils poursuivent, ils le découvrent à l'extérieur et sur un plan actif. Ils sont eux, de perpétuels expérimentateurs. Gide veut donner à la réalité une valeur sensible et non plus une valeur purement intellectuelle.

Il était facile de conclure de là, et par comparaison, que Proust se désintéressait des problèmes éthiques : l'on n'a pas manqué de le faire ; que n'a-t-on déjà dit à ce sujet ? Et quoi de plus inexact d'ailleurs, nous semble-t-il ! Il est certain que la morale de Proust se détourne de l'activité : son existence, à demi claustrée par la maladie, empêchait qu'il en fût différemment. Mais a-t-il cherché dans son œuvre rien d'autre qu'un moyen de vivre, une règle qui lui permit d'assurer l'équilibre de sa pensée ? Depuis que les derniers volumes du « Temps Retrouvé » sont parus, l'on se rend compte que l'œuvre Proustienne n'est qu'une gigantesque Esthétique, mais aussi que cette Esthétique est elle-même une Ethique, un système moral : Système, que l'on pourrait, en un certain sens, dire mystique (à la façon dont Spinoza est un mystique), contemplatif en tous cas. Le but de l'art est de faire vivre en nous, grâce à la mémoire directe des sensations, tout ce qui, dans l'Instant, est dégagé de l'ordre du temps, possède une essence éternelle. Et c'est aussi le but de notre existence que de se dégager ainsi de tout ce qui passe et n'a point de réalité profonde pour s'élever jusqu'à une plénitude de satisfaction, une plénitude sentimentale et sensuelle tout à la fois, mais aussi intellectuelle.

Calquer son mode de vie sur son esthétique ! Quelques descendants du Lafcadio des *Caves du Vatican*, du Lafcadio de Gide l'ont eux aussi tenté ; avoir une éthique conforme aux lois de la pensée individuelle, et indépendante au contraire, des lois trop étroites de la société, une éthique, enfin, qui permit l'évasion de l'esprit, c'est aussi un désir latent de notre époque écrasée de « civilisation ». Mais si l'on nous demandait d'y trouver un précurseur, qui choisirions-nous ?

Gide ou Proust ?

André BERGE.